

TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Pour une critique de la sémiotique de Roland Barthes

par Marianne Hirsbrunner, Neuchâtel

No 18 — Juillet 1973

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Centre de recherches sémiologiques
Avenue du Premier-Mars 26
2000 Neuchâtel (Suisse)

POUR UNE CRITIQUE DE LA SEMIOTIQUE
DE ROLAND BARTHES

par Marianne HIRSBRUNNER, Neuchâtel

No 18 - Juillet 1973

Ce travail, présenté comme mémoire de licence en français à la Faculté des Lettres de Lausanne, appartient en même temps de droit au Centre de Recherches sémiologiques de Neuchâtel, dont l'activité l'a rendu possible et dans le plan de travail duquel il a sa place.

Je suis heureux que ce cahier soit ainsi le premier résultat, très positif, d'une recherche pluridisciplinaire en Suisse Romande.

Jean-Luc SEYLAZ

INTRODUCTION

A en croire R. Barthes lui-même, il ne s'est occupé dans sa recherche que d'un seul et même objet: le langage "...il n'y a qu'un objet duquel je n'ai jamais désinvesti mon désir: c'est le langage: le langage est mon objet petit a."¹⁾ ou ailleurs: "...dès mes débuts, j'ai éprouvé le même intérêt qu'aujourd'hui ou si vous voulez, la même obsession pour...disons: la signification, le langage littéraire, les langages."²⁾

Au premier abord ces deux déclarations pourraient rassurer le lecteur de Barthes qui, devant la diversité des domaines abordés (litt., critique litt., cinéma, théâtre, musique, mode, nourriture, publicité, peinture, enseignement, faits divers, etc.) et ses méthodes toujours différentes, toujours nouvelles³⁾, reste perplexe et embarrassé. Un seul et même objet, le langage. L'unité de l'oeuvre est donc sauvée; et par là-même la possibilité d'en rendre compte. Il suffirait pour livrer une image fidèle des essais barthesiens de les lire minutieusement, de ne rien "sau-

(1) BARTHES, "Réponses", Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 99.

(2) BARTHES, "Critique et Autocritique." Un entretien d'André Bourin in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 70, p. 1.

(3) Un rapide survol de la bibliographie (cf. p. 51-53) donnera au lecteur une première idée de cette diversité.

ter", de noter chaque "idée" nouvelle. Tout serait donc une question d'attention, d'application, de patience.

Le produit d'une telle lecture ne serait autre qu'une "réduction de texte", un résumé. Pratique certes courante dans nos écoles, mais que R. Barthes a précisément dénoncée en montrant qu'elle obéit au vieux postulat de la séparation entre fond et forme.

On le sait, il y a dans nos écoles un exercice qui s'appelle la réduction de texte; cette expression donne bien l'idéologie du résumé: il y a d'un côté la 'pensée', objet du message, élément de l'action, de la science, force transitive ou critique, et de l'autre le 'style', ornement qui relève du luxe, de l'oisiveté et donc du futile;... 1)

En d'autres termes, croire qu'il est possible de rendre compte de l'ensemble de l'oeuvre de Barthes en résumant les différents aspects sous lesquels le langage y est traité, c'est tenir Barthes pour un simple "écrivain,"²⁾ c'est considérer son langage comme un instrument de communication, un moyen pour véhiculer des idées. En un mot, c'est réduire son écriture à une simple parole. Or s'il est vrai que R. Barthes a four-

(1) "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs" in: Tel Quel, no 47, Automne 1971, pp. 5-6.

(2) "L'écrivain accomplit une fonction, l'écrivain une activité, (...) l'écrivain est celui qui travaille sa parole (fût-il inspiré) et s'absorbe fonctionnellement dans ce travail."
"Les écrivains, eux, sont des hommes 'transitifs'; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas". (Ecrivains et Ecrivains, in: Essais critiques, pp. 148 et 151)

ni un important travail d'élucidation, de critique, et qu'institutionnellement il est d'abord reconnu en tant que professeur, en tant qu'enseignant, il n'en reste pas moins qu'il est aussi et peut-être avant tout écrivain. L'empire des Signes, ces Mythologies heureuses¹⁾, où tout comme dans cette ville (TOKYO) dont nous parle Roland Barthes "...le centre lui-même n'est plus qu'une idée évaporée..." permettant à l'imaginaire de se déployer "...circulairement, par détours et retours le long d'un sujet vide..."²⁾, est sans doute l'exemple barthésien le plus prodigieux de sa capacité de faire jouer les mots, les sens, de produire une écriture véritable, une signifiante pure.

Deux articles, l'un écrit en 1960 ("Écrivains et Ecrivants", Arguments no 20, 1960), l'autre 10 ans plus tard ("Écrivains, Intellectuels, Professeurs", Tel Quel, no 47, 1971), décrivent, indirectement, la situation paradoxale dans laquelle se meut Barthes: en tant que Professeur (écrivain) il se trouve du côté de la parole, de la communication et donc du signe; en tant qu'écrivain il se situe du côté de l'écriture, de la production ou, en d'autres termes, du côté d'une certaine pratique du signifiant. Bien qu'en grande partie issu d'exposés oraux (Séminaires à l'École Pratique des Hautes Etudes) et donc apparemment réductible³⁾ le discours barthésien ne l'est pas de

(1) "Réponses" in Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 102

(2) BARTHES, Empire des Signes, p. 46.

(3) "Statutairement, le discours du professeur est marqué de ce caractère: qu'on peut (ou qu'on puisse) le résumer..." ("Écrivains, Intellectuels, Professeurs", p. 4).

fait. C'est là un indice, peut-être, que Barthes, -écrivain et écrivain¹⁾ se situe davantage du côté de l'écrivain, du scripteur: "Nous voulons écrire quelque chose, et en même temps, nous écrivons tout court."²⁾

Cependant la

sacralisation du travail de l'écrivain sur sa forme a de grandes conséquences, et qui ne sont pas formelles: elle permet à la (bonne) société de distancer le contenu de l'oeuvre elle-même quand ce contenu risque de la gêner, de le convertir en pur spectacle, auquel elle est en droit d'appliquer un jugement libéral (c'est-à-dire indifférent), de neutraliser la révolte des passions, la subversion des critiques (ce qui oblige l'écrivain 'engagé' à une provocation incessante et impuissante), bref de récupérer l'écrivain... 3)

On ne saurait être plus net: dissenter sur la seule valeur (esthétique) de Barthes-écrivain serait annihiler tout l'aspect subversif de sa pratique des textes. Or, subversive sa pratique l'est incontestablement: preuve en soit, notamment, la violence des propos d'un R. Picard ou de ses "adeptes"⁴⁾: "Barthes au pilori" (l'Orient, Beyrouth, 16 janv. 1966); "Tordre le cou à la nouvelle critique et proprement décapiter un certain nombre d'imposteurs parmi lesquels M. Roland Barthes..." (Pariscope); "Escroqueries intellectuelles" (R. Picard, op.cit.), pour ne citer que quelques-uns des exemples rassemblés par Barthes dans Critique et

(1) "Aujourd'hui, chaque participant de l'intelligentsia tient en lui les deux rôles, dont il 'rentre' plus ou moins bien l'un ou l'autre..." "Ecrivains et Ecrivants", p. 153.

(2)-(3) "Ecrivains et Ecrivants", p. 153, p. 151.

(4) Nouvelle critique ou nouvelle imposture. Paris, J.J. Pauvert, coll. "Libertés", 1965.

Vérité, p. 11, notes 1 et 2.

Plus encore que la diversité des domaines abordés ou la constante recherche d'une méthodologie nouvelle, signes de l'antidogmatisme fondamental de Barthes, c'est le statut complexe des textes barthésiens, produits de ce "type bâtard" qu'est l'écrivain-écrivain, qui rend l'entreprise d'une étude sur Barthes difficile et risquée. Cela d'autant plus que le problème central de la signification est abordé par Barthes sous deux angles opposés ou du moins très différents: s'appuyant d'une part sur un modèle issu du structuralisme saussurien, il définit la signification comme un procès, un acte qui unit signifiant et signifié; mais d'autre part, influencé par les recherches "telquelistes", il met, dans certains textes récents¹⁾ l'accent sur la production de la signification, se distançant ainsi des analyses qui se limitent à une étude de la signification sous l'aspect de la communication. Une chose est dès lors claire: sous peine d'une simplification abusive, ni l'ensemble des écrits barthésiens, ni leur unité ne peuvent être définis en quelques pages. Nous y renonçons par conséquent d'emblée. Mais comment alors éviter le danger d'une étude trop particulière et fermée sur elle-même? Ce travail s'inscrivant en littérature française, où durant toutes nos études s'est posé le problème de

(1) Voir notamment S/Z, Sade, Fourier, Loyola, Le Plaisir du Texte.

"l'explication de textes"¹⁾, il nous semblerait intéressant de le centrer sur la pratique barthésienne des textes. Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité - nous avons montré que ce serait non seulement prétentieux mais parfaitement illusoire - nous allons donc essayer de cerner quelques aspects fondamentaux de sa sémiotique littéraire. Nous pourrions ainsi formuler certaines difficultés inhérentes à cette pratique.

(1) "Comment lire?"; "Comment analyser telle oeuvre, tel texte?"; "Et même qu'est-ce qu'une oeuvre, un texte?", etc., questions que nous étudiants avons sans cesse été amenés à nous poser et à poser.

PREMIERE PARTIE

A propos de "Mythologies"

Publié en 1957, Mythologies est le résultat d'un travail critique mené de 1954 à 1956. Cet ouvrage se présente en deux parties formellement et théoriquement distinctes, mais pratiquement liées. La première regroupe une série de mythes qui trouvent leur matière dans des faits d'actualité les plus divers: un match de catch; une page de publicité; le mariage dans la presse illustrée; les jouets français; une inondation à Paris; le vin français; un procès; le Tour de France; le strip-tease parisien; etc. Tous ces textes, fort hétérogènes, ont un point commun: dénoncer, à titre d'exemple, la confusion que la presse bourgeoise et les mass media instaurent entre Nature et Histoire. Dans la seconde partie, "Le Mythe, Aujourd'hui", Barthes expose les principaux éléments de l'appareil théorique qui sous-tend les analyses de ces faits d'actualité. En d'autres termes, Barthes systématise dans ce texte le matériau antérieur en donnant une définition précise de la notion de mythe qui jusque-là n'apparaissait qu'à l'état pratique. De par son caractère méthodique cet essai est pour nous de première importance: l'analyse du modèle linguistique et des présupposés méthodologiques qui fondent la définition barthésienne du mythe nous permettra en effet de rendre compte à la fois de cette notion centrale dans l'oeuvre de Barthes et des difficultés

théoriques qu'elle implique.

Il est vrai qu'apparemment Mythologies ne concerne nullement la pratique des textes que pourtant nous plaçons au centre de ce travail (cf. la fin de notre introduction). Pourquoi dès lors choisir, comme point de départ, l'analyse critique de "Le Mythe, Aujourd'hui" ?

Selon Barthes, la littérature traditionnelle "est un mythe caractérisé"¹⁾. Une telle définition est sinon originale du moins inhabituelle: elle exige par conséquent quelques éclaircissements. C'est pourquoi l'examen critique de "Le Mythe, Aujourd'hui", qui certes peut apparaître comme un uétour, est de fait nécessaire. Cette nécessité ressortira plus clairement au vue de l'exemplarité, de l'importance des difficultés théoriques de cet essai, difficultés que les écrits ultérieurs ne résolvent pas.

"Le Mythe, Aujourd'hui" :

Selon Barthes "...le mythe est une parole choisie par l'histoire". Cette première définition nous donne d'emblée les deux composantes essentielles de l'analyse barthésienne du mythe: comme système de communication, mode de signification, parole, le mythe relève de la sémiologie, science générale du signe extensive à la linguistique; comme substance idéologique, reflet social, le mythe est déterminé par l'histoire: "...c'est l'histoire humaine qui fait pas-

(1) "Le Mythe, Aujourd'hui", p. 242.

ser le réel à l'état de parole, c'est elle et elle seule qui règle la vie et la mort du langage mythique". Dès lors un problème méthodologique fondamental se pose: comment articuler analyse formelle et analyse historique, idéologique? Barthes affirme qu'il n'est pas possible de confronter le mythe avec l'histoire qui le produit sans le soumettre auparavant à une exploration formelle systématique. Il énonce ce présupposé méthodologique dès la première page de "Le Mythe, Aujourd'hui" : "...le mythe est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi, réinvestir en elle la société: cela n'empêche pas qu'il faut d'abord la décrire comme forme". (p. 215, c'est nous qui soulignons). Ainsi, Barthes part du principe que "...plus un système est spécifiquement défini dans ses formes, et plus il est docile à la critique historique. (...) qu'un peu de formalisme éloigne de l'Histoire, mais que beaucoup y ramène" (p. 218).

Une question se pose : peut-on faire abstraction en un premier temps du sujet et de sa condition sociale? En d'autres termes, est-il, sera-t-il possible de réinvestir après coup les conditions historiques et sociales dans une analyse de la forme pure? Et si oui, selon quelles modalités? En particulier le présupposé méthodologique auquel obéit l'analyse barthesienne permettra-t-il réellement l'articulation dialectique dont Barthes, suivant en cela Engels,

reconnait la nécessité?¹⁾

Pour y répondre nous allons, dans les pages qui suivent, tenter d'examiner en détail l'essai de Barthes afin de montrer comment s'y articulent concrètement ces deux analyses.

L'analyse de la forme du mythe s'organise à partir du schéma tridimensionnel signifiant-signifié-signe, emprunté à F. de Saussure. ^{Cependant,} ~~Valors~~ que Saussure distingue sur le plan théorique langue/parole et langue/langage²⁾, Barthes assimile d'emblée langue-parole, langue-langage:

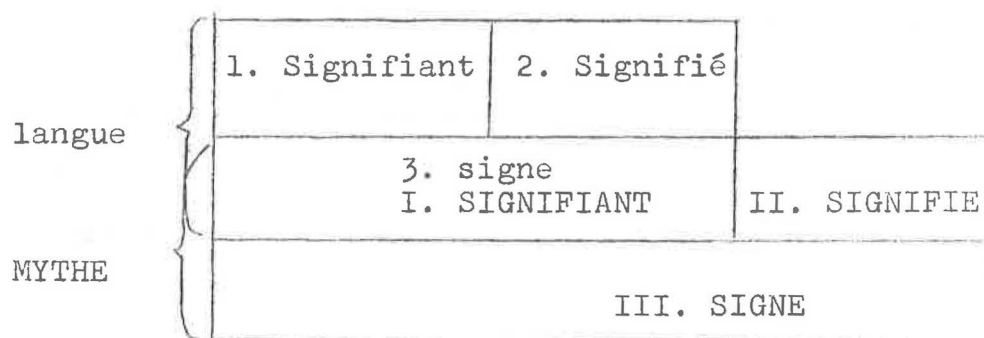
Il faut ici rappeler que les matières de la parole mythique (langue proprement dite, photographie, peinture, affiche, rite, objet, etc.), pour différentes qu'elles soient au départ, et dès lors qu'elles sont saisies par le mythe, (...) se ramènent toutes au simple statut de langage. (p. 221)

Bien que selon lui la parole mythique relève de la sémiologie et de ce fait ne doit pas être traitée comme la langue (p. 217), il recourt explicitement pour son analyse du mythe aux concepts saussuriens (signifiant-signifié-signe), pourtant spécifiquement définis en vue de l'étude de la langue. Ce qui, dans le

(1) "L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, conformément au mot d'Engels, à la coordination dialectique des sciences spéciales qui y sont engagées. Il en va ainsi de la mythologie: elle fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme science historique: elle étudie des idées-en+forme." (p. 219).

(2) "La langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément (...) Non seulement la science de la langue peut se passer des autres éléments du langage, mais elle n'est possible que si ces autres éléments n'y sont pas mêlés" (F. de Saussure, Cours de Linguistique générale, p. 31; voir par ailleurs CLG, chap. III, pp. 21-35).

système de la langue, est signe devient, dans celui du mythe, simple signifiant: le mythe décale d'un cran la langue. Sa principale caractéristique formelle est donc d'être un système sémiologique second. Barthes représente cette translation de la façon suivante (p. 222) :



Une première extension est à noter ici: le signe saussurien, terme associatif d'un concept et d'une image acoustique, devient chez Barthes "un total de signes, un signe global" (p. 221); l'unité barthésienne n'est donc pas la même que chez Saussure, puisque le signifiant d'un seul concept peut aussi bien être "un livre entier" qu'"...une forme minuscule (un mot, un geste, même latéral pourvu qu'il soit remarqué)..." (p. 227)

Par ailleurs, et c'est là plus qu'une simple extension, Barthes ne voit aucune contradiction à définir la langue comme "un système formel des premières significations" (p. 221), alors que Saussure, à qui il se réfère explicitement, ^{la} définit comme "un système de valeurs pures"¹⁾, signification et valeur étant nettement distinctes²⁾. Il est important de sou-

(1)-(2) CLG, p. 155; chap. IV, p. 155-169.

ligner qu'il ne s'agit pas ici d'une simple question de terminologie, contrairement à ce que semble affirmer Barthes: "Naturellement, ces trois termes sont purement formels, et on peut leur donner des contenus différents..." (p. 220). Une telle déclaration est théoriquement insuffisante dans la mesure où elle incite à prendre des concepts pour de simples mots, termes formels interchangeable à volonté ou indifféremment saturables. Elle n'est qu'une désignation d'un état de fait (Barthes emprunte à Saussure son schéma tridimensionnel signifiant-signifié-signe), mais n'explique nullement ce qui lui permet d'utiliser de façon apparemment cohérente un système conceptuel élaboré en vue "d'autre chose" (fonder la linguistique comme science). En fait cette situation théorique paradoxale (Barthes, tout en se référant à Saussure, considère la langue comme un système formel des premières significations alors que toute la linguistique issue du structuralisme saussurien n'a pu fonder de théorie sémantique) s'explique par la présence implicite chez Barthes d'un sujet en situation. Preuve en soi l'exemple suivant où signe et sens sont assimilés grâce à l'intervention explicite d'un sujet ("je") qui pourtant reste absent du schéma d'analyse de Barthes (cf. ci-dessus p. 11):

Soit un bouquet de roses: je lui fais signifier ma passion. (...) sur le plan de l'analyse, il y a bien trois termes; car ces roses chargées de passion se laissent parfaitement et justement décomposer en roses et en passion: les unes et l'autre existaient avant de se joindre et de former ce troisième objet, qui est le signe ["roses passionnalisées".] (...) sur le plan de l'analyse, je ne puis confondre les roses comme signifiant et les roses comme signe: le signifiant est vide, le signe est plein, il est sens (pp. 219-220).

Seul un sujet en situation (sujet d'une culture dans laquelle les roses sont connotées affectivement) peut "remplir" de passion, de sens, le signe "roses". Cette assimilation (signe-sens) serait en effet impensable d'un point de vue strictement saussurien: dans le CLG le sujet et sa situation sociale sont d'emblée exclus du champ de la linguistique proprement dite.¹⁾

Cette première assimilation nous montre déjà à quel point ce sujet, subrepticement introduit par le biais d'un exemple, joue un rôle-clé dans l'analyse barthésienne du mythe: sans lui, Barthes ne pourrait pas fonder le mythe sur le système de la langue.

Une seconde assimilation (sens-signifiant mythique)²⁾ lui permet de définir le rapport qui unit signifié et signifiant mythiques comme un rapport de déformation: "...dans le mythe, le concept déforme le sens. Naturellement, cette déformation n'est possible que parce que la forme du mythe est déjà constituée par un sens linguistique". Mais pour que la langue (forme du mythe) ait un sens il faut qu'il y ait activité d'un sujet; le sens n'existe pas en soi, indépendamment d'une pratique discursive. En effet, si le mythe a pour fonction première de "déformer" le sens linguistique, de transformer l'histoire en na-

(1) CLG, chap. IV et V.

(2) "Le signifiant du mythe se présente d'une façon ambiguë: il est à la fois sens et forme, plein d'un côté, vide de l'autre" ou plus loin: "...le signifiant a en quelque sorte deux faces: une face pleine, qui est le sens (...) et une face vide, qui est la forme..." (Le Mythe, pp. 224 et 230).

ture (p. 237) ce n'est pas seulement dû au fait que "le mythe est une parole définie par son intention (...) beaucoup plus que par sa lettre..." (p. 231) mais bien davantage parce que le mythe, produit de la classe bourgeoise¹⁾, est l'expression des valeurs de cette classe, avancées et défendues en fonction de ses intérêts par le biais du mythe, notamment. Bien que Barthes n'introduise pas encore à ce niveau le facteur idéologique dans son analyse (il procède d'abord, nous l'avons dit, à une étude de la forme pure), nous empiétons volontairement sur la deuxième partie de son étude afin de mettre en évidence ce qui rend possible, implicitement chez lui, l'assimilation signifiant-sens. Sans l'activité d'un sujet en situation (la bourgeoisie par exemple) cette assimilation reste incompréhensible:

La signification étant le mythe même (p. 228), le rôle du sujet apparaît encore plus clairement à l'articulation signifiant-signification. L'analyse barthésienne du mythe comme forme repose entièrement sur la duplicité du signifiant mythique: "...le mythe joue sur l'analogie du sens et de la forme: pas de mythe sans forme motivée". (p. 234). A cela nous répliquons: pas de "forme motivée" sans sujet. Et ce n'est pas un hasard si l'emploi analogique²⁾ que

(1) "...la bourgeoisie se masque comme bourgeoisie et par là-même produit le mythe; la révolution s'affiche comme révolution et par là-même abolit le mythe". (Le Mythe, p. 255).

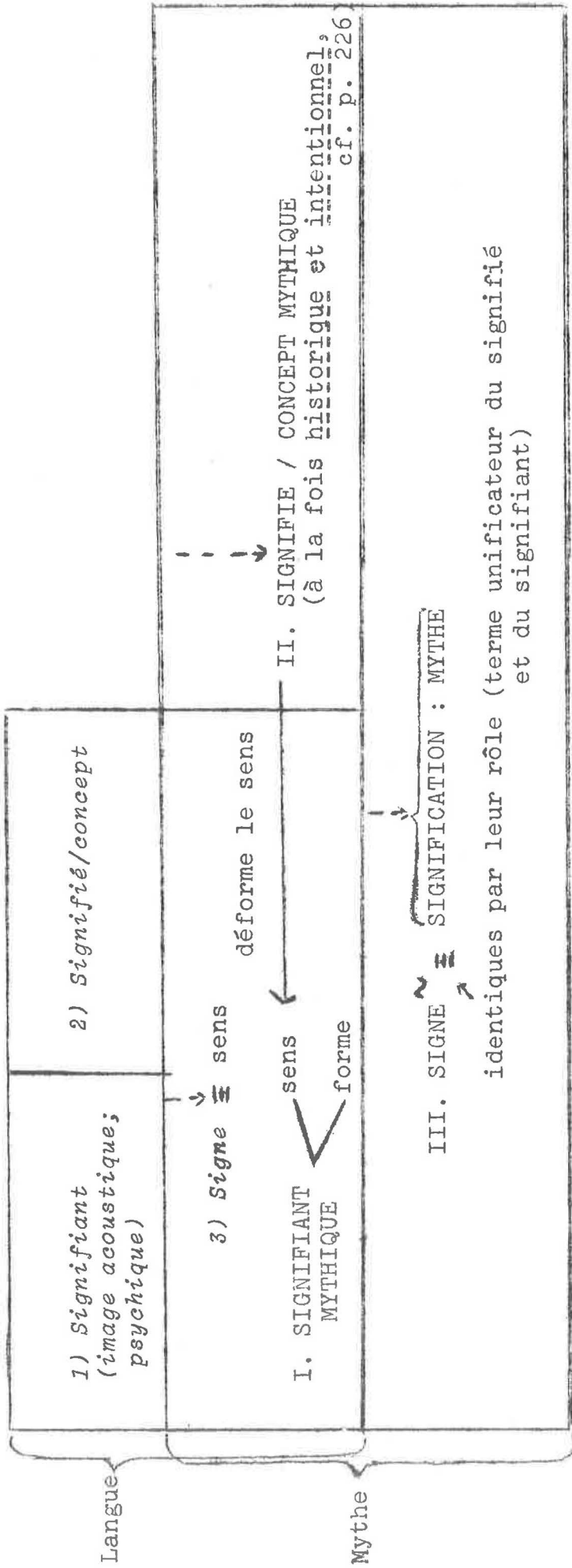
(2) "On le voit la signification est le mythe même, tout comme le signe saussurien est le mot (ou plus exactement l'entité concrète)" (Le Mythe, p. 228).

Barthes fait de Saussure s'arrête précisément ici: contrairement au signe saussurien qui est toujours in-motivé¹⁾ "la signification mythique, elle, n'est jamais complètement arbitraire, elle est toujours en partie motivée, contient fatalement une part d'analogie. (...) La motivation est fatale." (pp. 233-234).

Si nous avons rappelé le principe fondamental de l'étude de la langue chez Saussure, ce n'est que dans la mesure où cela nous permettait de mieux cerner les difficultés de l'analyse barthésienne du mythe. En effet, le mythe s'inscrivant directement dans la réalité²⁾, le recours au CLG, fût-il analogique, nous paraissait problématique du fait que la langue y est conçue comme un champ formel analysable en soi, indépendamment de toute réalité extérieure.

Le tableau que nous reproduisons ci-dessous résume notre analyse critique: il montre que de Saussure et de sa théorie il ne reste rien chez Barthes, sinon une terminologie travestie, puisque la cohérence du schéma proposé dans "Le Mythe, Aujourd'hui" (p. 222 ou p. 11 de notre exposé) n'est maintenue qu'à condition d'introduire explicitement un sujet en situation:

-
- (1) Le signe "...est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité" (CLG, p.101).
 - (2) "...le mythe est une parole choisie par l'histoire..." (Le Mythe, p. 216).



- LEGENDE:
- en italique : cf. Saussure
 - en romain : modifications ou extensions apportées par Barthes
 - (dashed arrow) : intervention d'un sujet en situation.

Pourquoi dès lors ce recours à Saussure? Barthes cherche-t-il ainsi "à transposer la théorie linguistique hors de son champ propre dans la mesure où la linguistique apparaît comme une science; ..." ?¹⁾ Considère-t-il, lui aussi, la linguistique comme "... une science-pilote, un modèle, de la même manière qu'on a voulu faire de la physique un modèle théorique de toutes les sciences, ou leur base de réduction" ?²⁾ Vue l'importance de la linguistique dans la recherche barthésienne³⁾, cette hypothèse est vraisemblable. En ce sens il est important de noter - et cela au-delà d'une exégèse d'ordre philologique! - que Barthes, fondant son analyse du mythe sur la théorie saussurienne du signe, la considère comme nullement problématique. Son utilisation analogique et non critique des concepts saussuriens indique clairement qu'il ne tient pas compte du fait que le saussurisme n'a pu fonder théoriquement la sémantique⁴⁾, pierre de

-
- (1)-(2) HAROCHE, HENRY, PECHEUX, "La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours." in: Langages 24, déc. 71, p. 94.
- (3) Dans Critique et Vérité, notamment, Barthes affirme explicitement que la science de la Littérature doit se fonder sur la linguistique: "...la linguistique peut donner à la littérature ce modèle génératif qui est le principe de toute science, puisqu'il s'agit toujours de disposer de certaines règles pour expliquer certains résultats." (p. 58).
- (4) Ce problème est posé et partiellement traité dans:
- voir notes (1) et (2) ci-dessus, pp. 93-106
- P. FIALA, M. HIRSBRUNNER, "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation." Cahier no 13, Centre de Recherches Sémiologiques, avril 1972.

touche de l'analyse barthésienne du mythe ("...la signification est le mythe même..." (p. 228)). La conséquence est nette: Barthes n'ayant réservé dans son analyse formelle du mythe aucune place pour une théorie du sujet et de son insertion dans une situation sociale, son analyse idéologique, bien que fort intéressante, ne peut s'articuler dialectiquement sur celle de la forme. C'est là l'effet principal du présupposé méthodologique auquel obéit l'étude de Barthes.

Le mécanisme du mythe est pourtant clairement démonté et son principe défini avec netteté: "Le mythe ne cache rien et il n'affiche rien: il déforme; le mythe n'est ni un mensonge ni un aveu: c'est une inflexion (...) il transforme l'histoire en nature". (p.237) Cependant, au lieu de déboucher sur une analyse politique, Barthes se confine dans une problématique de type éthique:

Du point de vue éthique, ce qu'il y a de gênant dans le mythe, c'est précisément que sa forme est motivée. Car s'il y a une 'santé' du langage, c'est l'arbitraire du signe qui la fonde. L'écoeurant dans le mythe, c'est le recours à une fausse nature, c'est le luxé des formes significatives, comme dans ces objets qui décorent leur utilité d'une apparence naturelle. La volonté d'alourdir la signification de toute la caution de la nature provoque une sorte de nausée: le mythe est trop riche, et ce qu'il a en trop, c'est précisément sa motivation (...) Ethiquement, il y a une sorte de bassesse à jouer sur les deux tableaux." (p. 234, note 7).

La fonction principale du mythe étant précisément de parler des choses en les purifiant, en les "innocentant" (p. 252), Barthes en vient à connoter le mythe, la mythologie d'un signe négatif, et ce au nom d'un principe moral:

c'est une responsabilité que de remplir le second système par des signifiés en quelque sorte pleins, substantialisés, puisque précisément la fonction sociale du double système est de naturaliser le signe, de faire passer le signe pour une simple raison. Il y a donc un problème éthique, et l'on peut très bien imaginer que les systèmes les plus innocents sont ceux qui précisément arrivent en quelque sorte à ne pas remplir le second système 1

Ainsi au lieu d'expliquer réellement le rôle idéologique et politique du mythe dans notre société, Barthes se contente d'en désigner/dénoncer l'existence. Et croire qu'il suffirait d'ajouter à la "version sémiologique de l'idéologie (...) une théorie politique du phénomène petit-bourgeois"²⁾ pour dépasser ce simple statut de constat est parfaitement illusoire. Compléter "Le Mythe. Aujourd'hui" par une telle théorie serait certes intéressant en soi mais ne changerait rien fondamentalement. Complétée ou non par un point de vue politique, l'analyse idéologique du mythe est et reste juxtaposée à celle de la forme, du fait même des présupposés linguistiques³⁾ sur lesquels elle s'appuie.

Le point de départ choisi par Barthes l'a donc conduit à une impasse partielle: contrairement

(1) BARTHES. "L'analyse rhétorique" in: Littérature et Société, 1967, discussion p. 38. De cet article il ressort clairement que ce principe moral règle en grande partie la conception barthésienne de la (bonne) littérature et détermine le type d'analyse qu'il en propose (cf. deuxième partie de notre travail).

(2) BARTHES. "Réponses" in: Tel Quel, no 47, Aut. 71, p. 96

(3) Traitement de la langue comme système clos, autonome et par conséquent, exclusion du sujet et de sa situation sociale.

au principe qu'il posait lui-même au début de son étude¹⁾, il se trouve en fin d'analyse face à un dilemme qu'il estime fatal pour l'heure :

aujourd'hui, pour le moment encore, il n'y a qu'un choix possible, et ce choix ne peut porter que sur deux méthodes également excessives: ou bien poser le réel entièrement perméable à l'histoire, et idéologiser; ou bien, à l'inverse, poser un réel finalement impénétrable, irréductible, et, dans ce cas, poétiser. (...) nous vogueons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité . (pp. 267-268)

Nous tenterons de montrer²⁾ que cette difficulté, qui se reporte sur l'oeuvre tout entière, n'est pas "une difficulté d'époque", mais la conséquence même de la compréhension barthésienne du marxisme. Il ne nous sera certes pas possible de rendre compte en détail des différentes modalités sous lesquelles se présente ce problème non résolu par les écrits ultérieurs. Nous verrons cependant que tantôt Barthes l'esquive par le choix délibéré d'une analyse formelle qui ne cherche nullement à s'articuler à une autre approche, tantôt le dissimule derrière un principe méthodologique affirmant la nécessité de soumettre "...le message littéraire (...) à une exploration systématique, sans laquelle il ne sera jamais possible de le confronter avec l'histoire qui le produit,..."³⁾.

(1) cf. "Le Mythe, Aujourd'hui", p. 219 "L'important, c'est de voir que l'unité d'une explication ne peut tenir à l'amputation de telle ou telle de ses approches, mais, conformément au mot d'Engels, à la coordination dialectique des sciences qui y sont engagées".

(2) voir essentiellement notre seconde partie.

(3) "Analyse rhétorique", Littérature et Société, p. 32.

Notre critique de "Le Mythe, Aujourd'hui" ainsi qu'une analyse même rapide de la pratique barthesienne des textes, montrant comment ce problème se pose dans sa sémiotique littéraire, devraient nous permettre de donner une première idée des conditions nécessaires à une coordination dialectique d'approches différentes.

DEUXIEME PARTIE

La littérature comme système sémiologique

Tout comme le mythe, la littérature est pour Barthes un système sémiologique second. En tant que langage, l'oeuvre littéraire relève en effet d'une "sémiotique connotative"¹⁾: "...dans un texte littéraire, un premier système de signification, qui est la langue (par exemple le français) sert de simple signifiant à un second message dont le signifié est différent des signifiés de la langue;..."²⁾ Ainsi la littérature, double système de dénotation-connotation, est abordable sous deux angles différents et complémentaires. D'une part, elle est témoignage, message, communication. Cependant, loin d'épuiser l'oeuvre littéraire ou, plus précisément, le texte, la fonction communicative n'en constitue qu'un aspect. En effet, au-delà de son contenu, la littérature signale "...sa

-
- (1) Ce terme, emprunté à Hjelmslev, désigne un système sémiotique second, décroché par rapport au premier qui "devient le plan d'expression ou signifiant du second système". Schématiquement on a:
- | | | | |
|---|------------|----------|---------|
| 2 | Expression | Relation | Contenu |
| 1 | ERC | | |
- (cf. Eléments de Sémiologie, Chap. IV. "Dénotation et Connotation", p. 163).
- (2) "L'analyse rhétorique" in: Littérature et Société, p. 32.

propre clôture, ce par quoi précisément elle s'impose comme Littérature"¹⁾.

Réduire l'oeuvre à un simple message, croire qu'il suffit de chercher la (les) connotation(s) d'un texte pour l'épuiser, serait oublier une dimension essentielle: l'écriture. Or il est évident que, quelle que soit l'importance de la connotation, la dénotation (le plan manifeste) est nécessaire à l'existence même du message. De fait, même si "la connotation est la voie d'accès à la polysémie du texte classique,..."²⁾, dénotation et connotation sont indissociables. Etablir entre ces deux plans une rupture reviendrait à instituer sous le couvert d'une nouvelle terminologie la traditionnelle opposition entre fond et forme. Il n'en reste pas moins que rendre compte de la signification comme communication et évaluer la littérature comme travail, sont des opérations distinctes. Le déplacement même des notions utilisées en est un indice clair: alors que dans ses essais d'analyse structurale du récit, Barthes recourt à des concepts proprement linguistiques (signifié/signifiant; connotation/dénotation; syntagme/paradigme, etc.)³⁾, il introduit, dans sa tentative d'une saisie de l'écri-

(1) BARTHES, Degré zéro de l'écriture, p. 9.

(2) S/Z, p. 14.

(3) Dans: "L'Introduction à l'analyse structurale des récits" (1966), "L'Analyse rhétorique" (1967), "L'Analyse structurale du récit" (1970), Barthes recourt essentiellement à R. de Saussure, Hjelmslev, Greimas, Jakobson.

ture comme travail ou jeu, des notions nouvelles telles que "citation", "signifiante", "espace", "texte", "jouissance", etc.¹⁾ Il apparaît ainsi que les concepts dégagés de la linguistique structurale sont insuffisants pour une étude sémiologique de la littérature, en dépit de ce que Barthes pensait au début de ses recherches.²⁾ Et comme nous le verrons dans notre étude des analyses structurale et textuelle,³⁾ cette insuffisance n'est pas quantitative, mais qualitative.

1) L'analyse structurale

Nous n'avons nullement l'intention de réengager ici de façon exhaustive la question aujourd'hui classique et lassante de "qu'est-ce que le structuralisme?" Cependant, l'importance de l'analyse structurale, non seulement dans l'oeuvre de Barthes mais aussi, et plus globalement, sa portée toujours grandissante dans l'enseignement de la littérature, nous oblige à reprendre d'un point de vue critique les principes de ce type d'analyse.

Dans son "Introduction à l'analyse structu-

(1) cf. notamment S/Z, Sade, Fourier, Loyola, Le plaisir du texte, la Mort de l'Auteur, De l'oeuvre au texte, études proches des recherches "telquelles-ces".

(2) cf. Eléments de Sémiologie, p. 82.

(3) Nous maintenons la distinction entre analyse structurale et textuelle, bien que Barthes les réunisse parfois sous une même étiquette pour les opposer à d'autres approches littéraires, notamment les critiques interprétatives (cf. "Critique et Autocritique". in: Nouvelles Littéraires, Un entretien d'A. Bourin, 5 mars 1970, p. 11).

rale des récits"¹⁾ Barthes explicite clairement ce qu'il attend d'une telle analyse: maîtriser, à l'aide d'une description de la "langue" du récit, l'infinité des récits (paroles) présents dans toutes les sociétés sous des formes toujours différentes. Barthes postule ainsi un rapport analogique entre la situation du critique face à la diversité des récits existants ou possibles et celle du linguiste face à l'infinité des paroles:

Devant l'infini des récits, la multiplicité des points de vue auxquels on peut en parler (historique, psychologique, sociologique, ethnologique, esthétique, etc.), l'analyste se trouve à peu près dans la même situation que Saussure, placé devant l'hétéroclite du langage et cherchant à dégager de l'anarchie apparente des messages un principe de classement et un foyer de description. (2)

Il n'est cependant pas évident que les dichotomies langue/parole, signifiant/signifié, introduites par Saussure soient pertinentes pour une analyse littéraire. Le problème de leur pertinence se pose d'ailleurs également en linguistique, mais là n'est pas notre problème³⁾.

Ce qui importe ici, ce sont les limites

(1) in: Communications, no 8, 1966, p. 1-27.

(2) "Introduction à l'Analyse structurale des récits".
in: Communications, no 8, 1966, p. 1-2.

(3) A ce propos, nous renvoyons le lecteur à "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation." Cahier no 13 du Centre de Recherches sémiologiques, avril 1972.

qu'une étude fondée sur la linguistique structurale¹⁾ impose à la critique littéraire. Du fait que la linguistique structurale se situe par définition sur le plan de la langue et non sur celui des significations, une analyse du récit fondée sur les principes d'une telle linguistique ne pourra pas rendre compte de la signification propre du récit. Une approche linguistique pourra peut-être construire la "textualité" du récit, c'est-à-dire en donner un modèle structural²⁾, mais du fait même qu'il aura été établi sur la base de critères internes à la structure, contenus en elle³⁾, rien ne permettra de décider de la pertinence du modèle. En effet, seule la signification globale⁴⁾ de tel ou tel récit pourrait en valider le modèle. Or cette signification échappe précisément à l'analyse structurale puisque la méthodologie linguistique sur laquelle elle s'appuie ne s'exerce que sur le plan du système.

-
- (1) "Dans l'état actuel de la recherche, il paraît raisonnable de donner comme modèle fondateur à l'analyse structurale du récit, la linguistique elle-même." (I.A.S., in Communications no 8, pp.2-3).
- (2) Encore faudrait-il pouvoir "formaliser rapidement des analyses concrètes..." (op.cit., note 4, p. 2) à partir desquelles on tirerait, selon Barthes, ce modèle par une procédure déductive. Un tel "programme" de recherche est vaste et fort attrayant pour qui décide de s'en tenir à une telle activité contemplative, voire ludique. Mais qui le peut si ce n'est "Une certaine catégorie d'hommes, ceux auxquels le travail servile des autres (...) [permet] de ressentir cette question comme la plus urgente entre toute."? (U. Eco, La structure absente, Paris, Mercure de France, 1972, pp. 384-385).
- (3) Rappelons que le principe méthodologique essentiel du structuralisme est de relever en un premier temps les éléments pertinents de l'objet à décrire, puis d'en dégager le système de relations internes et d'en construire si possible un modèle théorique.
- (4) Par "signification globale" nous n'entendons évidemment pas signification abstraite de tout contexte social et historique, vraie pour tous, en tous temps et tous lieux, car "...le lien qui re-

Il est vrai que pour Barthes ce n'est là, semble-t-il, ni un problème, ni un obstacle à son analyse. Arguant que l'"on retrouve (...) dans le récit, agrandies et transformées à sa mesure, les principales catégories du verbe: les temps, les aspects, les modes, les personnes;..."¹⁾. Barthes postule en effet un rapport homologique entre l'analyse linguistique et l'analyse littéraire ou, plus particulièrement ici, entre la phrase et le récit: "...le récit est une grande phrase, comme toute phrase constative est, d'une certaine manière, l'ébauche d'un petit récit".¹⁾ Nous ne montrerons pas en détail comment il utilise les concepts linguistiques: son "Introduction à l'analyse structurale des récits" est à cet égard suffisamment explicite. Cependant, avant d'examiner les principes-clés qu'il attribue à l'analyse structurale, nous présenterons à titre d'exemple la transposition d'un concept linguistique emprunté à Benveniste²⁾: le niveau d'analyse. Formellement, Barthes reprend pour son étude du récit les fondements

(4) suite de la note p. 26: lie les "significations" d'un texte aux conditions socio-historiques de ce texte n'est nullement secondaire, mais constitutif des significations elles-mêmes... (Haroche, Henry, Pêcheux, "La sémantique et la coupure saussurienne: Langue, langage, discours". in: Langages 24, déc. 1971, p. 98).

(1) "Introduction à l'analyse structurale des récits". in: Communications no 8, p. 4

(2) "Les niveaux de l'analyse linguistique". in: Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966, pp. 119-131.

théoriques que Benveniste se donne pour son analyse de la langue. Cependant, alors que chez Benveniste, la phrase est l'unité d'intégration la plus haute¹⁾, elle n'est, chez Barthes, nullement considérée comme telle. Les unités narratives (fonctions) sont tantôt supérieures, tantôt inférieures à la phrase. Or, pour définir l'unité, Barthes utilise apparemment le même critère que Benveniste: le sens.

"Le sens est en effet la condition fondamentale que doit remplir toute unité de tout niveau pour obtenir statut linguistique"

(Benveniste, "Les niveaux de l'analyse linguistique", p. 122).

"...il faut que le sens soit dès l'abord le critère de l'unité..."

(Barthes, "Introduction à l'analyse structural des récits." in: Communications no 8, p. 6).

"Le sens d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur". (op.cit. pp.126-127).

"...aucun niveau ne peut à lui seul produire du sens: toute unité qui appartient à un certain niveau ne prend de sens que si elle peut s'intégrer à un niveau supérieur..." (op.cit., p. 5)

La difficulté provient de ce que Barthes ne peut définir l'unité narrative²⁾ selon des critères

(1) "Les niveaux de l'analyse linguistique." in: Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966, p. 125.

(2) Les unités narratives "...seront représentées tantôt par des unités supérieures à la phrase (groupes de phrases de tailles diverses, jusqu'à l'oeuvre dans son entier), tantôt inférieures (le syntagme, le mot, et même, dans le mot, seulement certains éléments littéraires);..." (I.A.S. in: Communications no 8, p. 8.)

formels. Alors que chez Benveniste la relation d'intégrance, expression formelle de la notion de sens, a pour modèle la saturation des fonction propositionnelles de Russell, elle n'est, chez Barthes, qu'une relation vide masquant les problèmes qui se posent au niveau de l'analyse du récit. Ainsi, la difficulté qui n'apparaît chez Benveniste qu'au niveau de la phrase¹⁾, surgit d'emblée chez Barthes. Nous voyons ici que Barthes ne peut assimiler la démarche de son analyse structurale du récit à celle de la linguistique que par un glissement métaphorique sur le terme "sens" (cf. aussi pp. 32-33).

Le recours non critique au modèle linguistique²⁾ conduit Barthes à énoncer trois principes généraux, valables selon lui pour toute analyse structurale. Reprenons rapidement ces principes dans l'ordre même où Barthes les présente dans sa conférence "L'analyse structurale du récit: à propos d'Actes XXI"³⁾:

a) Principe de formalisation

La filiation linguistique de ce premier principe est manifeste: "Ce principe, qu'on pourrait appeler aussi principe d'abstraction, dérive de l'opposi-

-
- (1) Nous avons abordé ce problème dans "Les limites d'une théorie saussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation" Cahier no 13, Centre de Recherches sémiologiques, avril 1972, p. 12 sqq.
 - (2) Barthes attribue le statut de science à la linguistique structurale dans son ensemble, alors que seule la phonologie peut y prétendre.
 - (3) in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970

tion saussurienne de la langue et de la parole.¹⁾
Bien que le récit relève postulativement d'une linguistique seconde ou "translinguistique" qu'il faut encore construire, la seule formulation de ce principe nous donne une indication importante quant au caractère de cette future translinguistique: le souci de formalisation montre que la technicité y jouera un rôle dominant.

Une telle orientation peut amener les chercheurs à élaborer - au prix d'un total effacement de la spécificité des phénomènes étudiés - des structures abstraites, toujours plus complexes, afin qu'un seul modèle puisse rendre compte des objets les plus divers (récits ou autres produits littéraires, par exemple). La formalisation n'est dès lors plus comprise comme un moment, certes important, d'une démarche cognitive globale, mais comme un but suprême. S'engager dans une telle recherche, sans esprit critique, c'est courir le risque de ne trouver des constantes structurales que parce qu'au départ on est convaincu qu'elles existent.²⁾

(1) A.S.R., p. 184

(2) "...les probabilités [de découvrir de telles constantes] jouent pour celui qui, en cherchant des relations entre les phénomènes, est convaincu au départ que ces relations existent". (Umberto Eco, La structure absente, p. 336).

Ces quelques remarques très générales ne concernent les recherches barthésiennes qu'indirectement: Barthes n'a en effet jamais réellement développé une formalisation de ses analyses concrètes.

Ses essais échappent de ce fait au double danger qui guette toute tentative de formalisation en sciences humaines et plus particulièrement en littérature:¹⁾

- se confiner dans un formalisme a priori, c'est-à-dire ^{construit} indépendamment de la spécificité des phénomènes dont il est censé rendre compte. Ainsi les tentatives de faire entrer à tout prix des procédés discursifs dans le cadre théorique fixé par la logique formelle.

- "traduire" une description dans un symbolisme qui n'est que métaphore et tomber ainsi dans le piège de l'"idéologie de la 'formalisation', où la mathématique [au lieu d'intervenir réellement à un niveau théorique] fonctionne souvent soit comme simple mnémotechnique, soit comme technique de mesure ou de vérification."²⁾

Si Barthes n'est pas tombé dans ces deux travers, c'est que la formalisation n'est resté chez lui qu'un simple rêve, phantasme qui hante certains chercheurs en sciences humaines.

(1) Nous nous contentons d'évoquer ce problème qui fait l'objet d'une étude en cours de rédaction au Centre de Recherches sémiologiques de Neuchâtel.

(2) M. Pêcheux, "Les sciences humaines et le 'moment actuel'." in: La Pensée, no 143, 1969, p. 76.

b) le principe de pertinence

"Ce second principe a son origine dans la phonologie."¹⁾ Cette seule déclaration montre explicitement que Barthes établit un parallélisme entre structure phonologique et structure sémantique. Il transpose sans autre un principe qui, en phonologie, repose sur des oppositions purement formelles, scientifiquement déterminables, à un niveau fondamentalement autre (le niveau sémantique). De ce fait, il annule la distinction sens (valeur)/signification.²⁾ Ainsi, sous le couvert d'un même mot (le "sens"), Barthes identifie valeur et signification, deux notions pourtant essentiellement différentes. La définition que Barthes nous donne du sens³⁾ montre bien que nous n'avons pas affaire à une relation purement formelle. Le sens relève en effet du fonctionnement du langage et non d'une théorie formelle.

Au-delà de cette identification, qui per-

-
- (1) "L'analyse structurale du récit: à propos d'Actes X-XI" in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970, p. 185.
 - (2) Les conséquences de cette assimilation ont été remarquablement explicitées dans "La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours" par Haroche, Henry, Pêcheux, Langages, 24, p. 99 sqq: nous y renvoyons le lecteur.
 - (3) "Nous appelons 'sens' tout type de corrélation intra-textuelle ou extra-textuelle, c'est-à-dire tout trait du récit qui renvoie à un autre moment du récit ou à un autre lieu de la culture nécessaire pour lire le récit, tous les types d'anaphore, de cataphore, bref de "diaphore" (...), toutes les liaisons, toutes les corrélations paradigmatisques et syntagmatiques, tous les faits de signification et aussi de distribution". (A.S.R. in: Recherches de sciences religieuses, 58, 1970, pp. 185-86).

met à Barthes de fonder méthodologiquement l'analyse structurale sur la linguistique structurale considérée comme modèle, il est important de noter que la définition barthésienne du sens implique sinon une rupture du moins une extension des limites fixées à l'analyse structurale par les formalistes russes, chez qui Barthes voit l'origine historique de son approche du texte comme forme. Bien que le but de l'analyse (établir une langue du récit) reste fondamentalement identique, Barthes ne s'en tient pas au point de vue formel et abstrait qui caractérise notamment le travail de Propp. Le rôle central que la connotation joue dans les travaux de Barthes en est un premier indice. Par ailleurs, avec le troisième principe général que Barthes attribue à l'analyse structurale, nous dépassons définitivement les limites que nous imposerait l'objectivisme illusoire des formalistes russes et les méthodes que nous fournit la linguistique.

c) le principe de pluralité

Dans l'analyse barthésienne des textes ce principe a une double fonction de démarcation et de débordement:

- L'Analyse structurale du Récit (...) ne cherche pas à établir 'le' sens du texte, elle ne cherche même pas à établir 'un' sens du texte; (...) De même qu'une langue est un possible de paroles (...), de même ce que l'analyste veut établir en cherchant la langue du récit, c'est le lieu possible des sens, ou encore le pluriel du sens ou le sens comme pluriel. (1)

Le refus de chercher le sens profond, secret, vrai ou probable d'un texte est un acquis essentiel par rapport à une certaine critique traditionnelle qui suit "...un cheminement anagogique vers la vérité du texte,..."⁽¹⁾.

(1) A.S.R. in: Recherche des Sciences religieuses, 58, 1970, p. 188.

- Postuler un principe de pluralité, c'est admettre que le processus de la signification ne peut s'arrêter à un dernier niveau qui serait le fond¹⁾.

La recherche du sens pluriel, dispersé, éclaté, nous mène définitivement au-delà des grandes structures auxquelles l'analyse structurale proprement dite s'arrêterait. Avec le principe de pluralité le texte s'ouvre sur une analyse qui ne cherche plus "...comment il [le texte] ^{est} fait (analyse structurale), mais comment il se défait, explose, dissémine: selon quelles avenues codées il s'en va."²⁾

Ce principe jouera un rôle de plus en plus important dans les travaux de R. Barthes: ainsi oriente-t-il ses derniers écrits vers l'analyse textuelle qui, cherchant à 'voir' le texte dans sa "différence"²⁾, met l'accent sur le jeu de l'écriture. Il est probable que ce changement d'orientation soit chez Barthes davantage lié à la prépondérance toujours croissante de Tel Quel qu'à une réelle remise en question des fondements théoriques de l'analyse structurale. Il n'a en effet pas fondé son analyse textuelle sur un bilan critique de sa première analyse³⁾.

(1) "Nous savons, ne serait-ce que par la première formulation de Hjelmslev, que le signifié lui-même a, (...) une forme, c'est-à-dire qu'au niveau du fond il y a une forme du fond..." ("Critique et Autocritique" in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 70, p.11)

(2) "Analyse structurale et exégèse biblique". Conférence présentée à Genève, fév. 71, paru in: Bibliothèque théologique, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1972, p. 28.

(3) En 1970, Barthes déclare: "...depuis une dizaine d'années, ce que je fais, en gros, prend vraiment place, sociologiquement, dans l'aventure structuraliste. Je crois qu'il me serait difficile de contester cette étiquette." ("Critique et Autocritique" Un entretien d'André Bourin in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 1970, p. 11).

L'Analyse textuelle

S/Z: "...trace d'un travail qui s'est fait au cours d'un séminaire de deux années (1968 et 1969),..."¹⁾ est le premier et peut-être le meilleur exemple d'une critique textuelle.

S/Z: "texte qui s'est écrit selon leur écoute"¹⁾ et selon l'écoute du texte: "...il [le texte] produit en moi le meilleur plaisir s'il parvient à se faire écouter indirectement; si, le lisant, je suis entraîné à souvent lever la tête, à entendre autre chose"²⁾:

S/Z: inscription du plaisir que procure la lecture.

S/Z: écriture d'une lecture, retranscription d'une "lecture au ralenti": film³⁾

S/Z: "lecture au travail", "travail de lecture": "...il y a travail dès lors que le rapport de deux textes n'est pas de simple compte rendu; la vérité ne guide pas ma main, mais le jeu, la vérité du jeu".⁴⁾

S/Z: travail d'où toute peine semble absente: jeu.

S/Z: lecture subversive?

En fait, il n'y a aujourd'hui aucun lieu de langage extérieur à l'idéologie bourgeoise: notre langage vient d'elle, y retourne, y reste enfermé. La seule riposte possible n'est ni l'affrontement ni la destruction, mais seulement le vol:

(1) extraits de la dédicace in: S/Z.

(2) Le Plaisir du Texte, p. 41.

(3) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture", p. 21.

(4) Sade, Fourier, Loyola, p. 169.

fragmenter le texte ancien de la culture, de la science, de la littérature, et en disséminer les traits selon des formules méconnaissables, ... : (1)

S/Z: "texte étoilé", "texte brisé": essai de subversion.

S/Z: dérive: "La dérive advient chaque fois que je ne respecte pas le tout, et qu'à force de paraître emporté ici et là au gré des illusions, séductions et intimidations de langage, tel un bouchon sur la vague, je reste immobile, pivotant sur la jouissance intraitable qui me lie au texte (au monde)." ²⁾

S/Z: deux textes - l'un de Balzac, l'autre de Barthes - intrinsèquement liés puisque l'un est le départ, le pré-texte de l'autre; deux textes qui se fondent en un seul où disparaît, tend à disparaître, la distinction entre oeuvre littéraire et commentaire critique.

Nous arrêtons ici cette brève présentation de S/Z dont la fonction principale est de rendre succinctement compte du saut qualitatif très sensible à notre avis entre des écrits tels que S/Z, Sade, Fourier, Loyola, L'Empire des Signes, Le Plaisir du Texte, où Barthes saisit une écriture au travail, et ses recherches antérieures liées davantage à un souci de scientificité. ³⁾

(1) Sade, Fourier, Loyola, p. 15.

(2) Le Plaisir du Texte, pp. 32-33.

(3) "Saussure m'ayant permis de définir (du moins je le croyais) l'idéologie, par le schéma sémantique de la connotation, j'ai cru alors avec ardeur à la possibilité de m'intégrer à une science sémiologique: j'ai traversé un rêve (euphorique) de scientificité...". ("Réponses". Tel Quel, no 47, Automne 1971, p. 97.

Nous ne relirons pas S/Z: nous ne produirons pas un "texte-lecture" au sens où Barthes le définit;¹⁾ nous nous contenterons d'aborder dans les pages qui suivent les deux principes essentiels de l'analyse textuelle, éléments d'une théorie de la lecture, encore inexistante, mais nécessaire à une nouvelle histoire de la littérature.²⁾

1) "La Mort de l'Auteur"

Sans être foncièrement nouvelle³⁾, la critique textuelle telle que Barthes l'envisage est réellement subversive par rapport aux explications de textes traditionnelles où biographie d'auteurs et "sources" jouent souvent un rôle primordial:⁴⁾

- (1) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture. Critique à pied d'œuvre" in: Le Figaro littéraire, 9 mars 1970, pp. 21-22.
- (2) "Si j'avais la puissance de travail souhaitable, ce que je voudrais faire est une théorie de la lecture, qui à mon avis a manqué à notre histoire de la littérature. Depuis qu'elle s'est constituée au XIXe siècle, la théorie littéraire a été essentiellement une théorie d'auteurs. Toute la critique universitaire ou autre, est fondée sur l'interrogation de l'auteur; la catégorie du lecteur n'a jamais été fondée théoriquement." (Critique et Autocritique, p.11)
- (3) cf. notamment Stéphane Mallarmé, Divagations, Genève, Skira, 1953, "Les Trésors de la Littérature Française".
- (4) Une étude critique des anthologies de Lagarde et Michard ou Castex et Surer, pour ne citer que les manuels les plus couramment utilisés, dans nos écoles, permettrait de mettre en évidence l'importance qu'y prennent auteurs, siècles, "écoles" ou mouvements littéraires: chaque "morceau choisi", présenté comme un objet philologique sacré, est soigneusement rattaché à une histoire "pseudo-génétique" de la littérature. Nous renvoyons le lecteur à Barthes, "Réflexions sur un manuel", in: Enseignement de la littérature, pp. 170-177 (Entretiens du Centre culturel de Cerisy-la-Salle, 22-29 juil. 1969. Sous la dir. de S. Doubrovsky et de T. Todorov. Paris, Plon, 1971), où une telle critique a déjà été amorcée.

Comme institution, l'auteur est mort: sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu; dépossédée, elle n'exerce plus sur son oeuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient à charge d'établir et de renouveler le récit;... (1)

C'est très précisément en vertu de ce principe que Barthes a analysé le Sarrasine de Balzac. Se plaçant résolument à l'intérieur du texte, champ polysémique, ouvert au symbolisme, "espace stéréographique"²⁾ où se rencontrent, s'entrecroisent les voix, les codes dévoilés par le texte lui-même, Barthes nous propose une lecture qu'il voudrait non pas individuelle, mais réellement universelle: "Ma grille (...) est celle non pas d'un lecteur, mais de tous les lecteurs possibles, de la lecture."³⁾ Qu'une telle intention relève de l'idéalisme le plus pur, nous paraît évident. Cependant cette simple qualification n'explique ni comment ni pourquoi Barthes a pu concevoir un tel projet. Pour tenter de le comprendre, il est nécessaire de cerner de plus près ce qu'il entend par lire. Nous en arrivons ainsi au deuxième principe fondamental de sa sémiotique littéraire:

2) Le sens pluriel

Lire, c'est produire des sens, vivre le sens comme essentiellement pluriel. Lire, c'est jouer a-

(1) Le Plaisir du Texte, p. 45.

(2) S/Z, p. 28

(3) "Critique et Autocritique", p. 11

vec le Texte¹⁾, jouer "au Texte" et jouer "le Texte". La lecture, tout comme l'écriture, est donc avant tout une activité de langage.

Définir la lecture ainsi, serait refuser de réduire la lecture à un simple acte de consommation, s'opposer "aux habitudes commerciales et idéologiques de notre société qui recommande de 'jeter' l'histoire une fois qu'elle a été consommée ('dévorée'), pour que l'on puisse alors passer à une autre histoire, acheter un autre livre,..."²⁾. Affirmer la nécessité d'une lecture plurielle³⁾, renoncer à fermer l'écriture sur un signifié dernier, ce serait rejeter l'idéologie bourgeoise et petite bourgeoise qui impose l'auteur comme sujet individuel adressant un message précis (déchiffirable) à d'autres individus, ses lecteurs.

Par rapport à la critique qui se donne pour "...tâche importante de découvrir l'Auteur (ou ses hypostases: la société, l'histoire, la psyché, la

(1) cf. "De l'oeuvre au Texte", article important dans la mesure où Barthes y définit la notion de texte par le biais de sept propositions concernant "la méthode, les genres, le signe, le pluriel, la lecture, le plaisir".

(2) S/Z, p. 22.

(3) "(ceux qui négligent de relire s'obligent à lire partout la même histoire)". S/Z, pp. 22-23.

liberté) sous l'oeuvre...¹⁾, la lecture barthésienne est incontestablement nouvelle et intéressante. Subvertir l'idée d'un rapport de propriété de l'auteur à son texte, refuser de voir un rapport signalétique entre l'auteur et son langage, et déplacer ainsi la "responsabilité sociale du texte"²⁾ de l'auteur vers un autre lieu, celui de la lecture, est, dans le monde des lettres, un acquis théorique important.

Cependant, penser qu'interroger une lecture - plurielle - (sa lecture), c'est saisir la forme de toutes les lectures possibles sous prétexte que "...les associations engendrées par la lettre du texte (...) ne sont jamais, quoi qu'on fasse, anarchiques;..."³⁾, parce que toujours tributaires de toute une culture socialement et historiquement déterminées et que "...toute lecture dérive de formes trans-individuelles..."³⁾, c'est postuler une parfaite homogénéité des cultures et des intérêts qui déterminent la lecture. Ce postulat découle de la conception barthésienne du lecteur: loin d'être un représentant d'une classe sociale déterminant les possibilités de lecture, le lecteur n'est que

l'espace même où s'inscrivent, sans qu'aucune ne se perde, toutes les citations dont est faite une écriture; (...) le lecteur est un homme sans his-

(1) "La Mort de l'Auteur", p. 16.

(2) Sade, Fourier, Loyola, p. 15

(3) "Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture: Critique à pied d'oeuvre." in: Le Figaro littéraire, 9 mars 1970, p. 22.

toire, sans biographie, sans psychologie; il est seulement ce quelqu'un qui tient rassemblé dans un même champ toutes les traces dont est constitué l'écrit. (1)

Ainsi, du fait que Barthes rejette non seulement le sujet en tant qu'individu, mais tout sujet concret (classe ou groupe social) au profit d'une catégorie abstraite, sa lecture reste fondamentalement repliée sur elle-même, totalement immanente. Le sens pluriel qu'il est amené à dégager est dès lors complètement désincarné, abstrait. Ce n'est donc qu'au prix d'un aplatissement total du sujet social et de l'histoire que Barthes peut transcrire une lecture "trans-individuelle".

Nous retrouvons ici la difficulté que nous avons relevé dans "Le Mythe, Aujourd'hui" : ce qui était, en 1957, la conséquence d'un choix méthodologique (l'impossibilité d'articuler dialectiquement analyse formelle et analyse idéologique découlait, selon nous, de l'autonomie relative que Barthes postulait entre ces deux types d'analyse) est aujourd'hui conséquence d'un choix politique: ayant renoncé à une analyse matérialiste, le problème d'un lien organique entre formes et idéologie ne se pose plus. Le plaisir de la lecture-écriture est censé résoudre à lui seul les contradictions dans lesquelles Barthes se sent enfermé. Plurielle, atopique, toujours para-doxale, la lecture subvertirait "...la fausse opposition de la vie pratique et de la vie contemplative..."²⁾.

(1) "La Mort de l'Auteur", p. 17.

(2) "Le Plaisir du Texte", p. 93

Rêve? Utopie? Certes, "il faut rêver", mais Barthes confond rêve et réalité. En effet, qui peut actuellement "...égaliser le champ du plaisir, (...) abolir la fausse opposition de la vie pratique et de la vie contemplative..."¹⁾ Toujours nouvelle, toujours inachevée, la recherche d'une écriture-lecture-jouissance qui se suffit à elle-même n'est finalement que le revers de l'art en tant que production et propriété des classes privilégiées. Lutter avec acharnement contre tous les stéréotypes, afin de mettre en crise le langage et réinventer une écriture en rupture totale, vertigineuse, avec l'ancien système symbolique²⁾, est certes nécessaire. Cependant, en autonomisant cette lutte, en la menant sans la replacer à chaque instant dans la réalité sociale dans laquelle elle doit s'inscrire, on risque de se trouver en marge des luttes (urgentes) à déclencher. Parodiant Barthes lui-même, nous pourrions dire: "...on tiendra pour suspects toute éviction (...) [de la réalité politique], tout primat systématique de (...) [l'écriture], parce que, quel que soit l'alibi révolutionnaire, l'une et l'autre tendent à conserver l'ancien système..."²⁾

De plus, s'il est réellement de première importance, comme nous l'avons vu (cf. p.39-40), que

(1) Le Plaisir du Texte p. 93

(2) "L'écriture de l'événement", p. 111.

la morosité du monde des Lettres¹⁾ soit violemment dénoncée et dépassée, la pratique hédoniste que nous propose Barthes par sa lecture plurielle n'est qu'une diversion imaginée pour échapper à une difficulté fondamentale qu'une partie de la bourgeoisie intellectuelle entrevoit, mais ne parvient pas à surmonter. Elle se réfugie en effet dans le rêve d'une culture "nouvelle", culture fondée sur l'illusion qu'un "travail" de l'écriture compris comme plaisir et jeu abolira les rapports marchands que le système capitaliste lui impose. Or croire qu'il est possible par une attitude volontariste de faire de la lecture-écriture-jouissance un acte révolutionnaire en soi, et non plus un "acte de consommation", c'est ne pas voir que les rapports économiques dominant de façon déterminante tous les rapports sociaux y compris les rapports de production intellectuelle. C'est ne pas comprendre que l'abolition d'une culture déterminée par ces rapports passe d'abord par une lutte économique et politique et non par une lutte qui de fait n'est qu'idéologique.

Renvoyant le politique au second plan²⁾ au profit de l'écriture qu'il considère comme proprement

-
- (1) "...casse-pieds de toutes sortes, qui décrètent la forclusion du texte et de son plaisir, soit par conformisme culturel, soit par rationalisme intransigeant (suspectant une "mystique" de la littérature), soit par moralisme politique, soit par pragmatisme imbécile, soit par niaiserie loustic, soit par destruction du discours, perte du désir verbal." (Le Plaisir du Texte, pp. 26-27).
 - (2) "Le texte est (devrait être) cette personne désinvolte qui tourne le derrière au Père Politique (Le Plaisir du Texte, p. 84).

révolutionnaire¹⁾, Barthes se cantonne finalement dans une pratique (individuelle) du signifiant, difficilement articulable à une analyse globale. Ainsi, le reproche qu'il adresse aux analyses socio-idéologiques (leur incapacité de "...matérialiser le plaisir du texte...")²⁾, se retourne, inversé, contre lui :

Reculer indéfiniment les signifiants du texte, mouvement perpétuel, bref, pratiquer l'éclatement, "l'étoilement" du texte n'est possible que si l'on a "...derrière soi des milliers d'heures de lecture avec les expériences et les mémoires multipliées qui en résultent. Il y a une jubilation, et une audace de la déconstruction culturelle qui supposent une vaste érudition préalable, une douce saturation."³⁾ Les dérives, émotions ou délectations ne sont donc que mots creux pour celui qui, privé de la culture nécessaire à une saisie plurielle de l'écriture, ne sait et ne peut faire jouer le texte. Produit d'une élite pour la jouissance d'une élite, l'analyse textuelle telle que la pratique de Barthes reste un jeu de mandarins.

La conséquence en est que Barthes finit par "penser" à la place de ses auditeurs ou lecteurs. A

-
- (1) L'écriture "...libère une activité que l'on pourrait appeler contre-théologique, proprement révolutionnaire, car refuser d'arrêter le sens, c'est finalement refuser Dieu et ses hypostases, la raison, la science, la loi." ("La Mort de l'Auteur", p. 16). cf. également Sade, Fourier, Loyola, p. 35.
 - (2) Le Plaisir du Texte, p. 93.
 - (3) Bertrand Poirot-Delpech, "Pour une érotique de la lecture. Le Petit 'Kamasutra' de Roland Barthes", Le Monde, Sélection hebdomadaire du jeudi 15 au mercredi 21 février 1973, p. 20.

lire S/Z il apparaît en effet clairement que le rapport transférentiel que Barthes a établi entre lui et son auditoire a été (est) pour lui un conditionnement nécessaire à son propre discours, que "l'écoute" est moins attention à la parole (objection-provocation-ou acquiescement) des étudiants que transfert de ses propres phantasmes.¹⁾

Ce n'est évidemment pas Barthes en tant qu'individu que nous sommes amenés à critiquer, mais Barthes en tant que représentant de cette intelligentsia qui par sa pratique substitutionniste rend difficile, voire impossible une dynamique d'intervention réelle, dynamique qui abolirait pratiquement et non seulement théoriquement la notion d'auteur et d'oeuvre comme "propriété privée". Il est vrai que cette pratique élitaire n'implique nullement chez Barthes un culte de l'élitisme. Au-delà de la position désabusée qu'il affiche face à une culture nouvelle qui ne serait pas

(1) "...certains ont cru que S/Z était sorti de discussions entre les étudiants et le directeur d'études; ils n'ont pas vu que la dédicace (outre le caractère authentiquement amical de son adresse) était faite pour introduire le mot "écoute";... l'écoute est productrice: en me renvoyant, fut-ce dans le silence, mais par une présence renouvelée, l'analyse de Sarrasine que je menais, l'auditoire, à qui j'étais lié par un rapport transférentiel, modifiait sans cesse mon propre discours." (Réponses" Tel Quel, no 47, p. 100). Nous renvoyons, par ailleurs, le lecteur à l'article "Ecrivains, Intellectuels, Professeurs", Tel Quel no 47, p. 5-7, où Barthes a explicité la relation enseignant-enseigné.

une culture de classe¹⁾, il dénonce la "contradiction (historique)" dans laquelle il se sent lui-même en-fermé. Par sa distance sinon effective du moins théo-rique par rapport à "une pratique mandarinale (issue d'une exténuation de la culture bourgeoise)..."²⁾, Barthes fait preuve de lucidité. Il remarque à juste titre qu'"aucune signifiante (aucune jouissance) ne peut se produire (...) dans une culture de masse (à distinguer comme l'eau du feu, de la culture des mas-ses), car le modèle de cette culture est petit bour-geois".³⁾ Croire à la possibilité d'une culture ra-dicalement nouvelle dans une société qui défend une culture de masse est en effet parfaitement utopique:

Dessiner le tableau d'une culture nouvelle, pro-létarienne, dans les cadres du capitalisme, c'est être un utopiste réformiste, c'est estimer que le capitalisme ouvre des perspectives illimitées de perfectionnement. (4)

Ainsi, bien que Barthes affirme que

c'est le propre de notre contradiction (histori-que), que la signifiante (la jouissance) est tout entière réfugiée dans une alternative excessive: ou bien dans une pratique mandarinale (...), ou bien dans une idée utopique... (5)

(1) Pour Barthes cette "...culture à venir, surgie d'une révolution radicale, inouïe, imprévisible, dont celui qui écrit ne sait qu'une chose: c'est que, tel Moïse, il n'y entrera pas..." n'est qu'une "i-dée utopique". (Plaisir du texte, p. 63).

(2) Plaisir du texte, p. 63.

(3) Plaisir du texte, p. 63, c'est nous qui soulignons.

(4) Léon Trosky, Littérature et révolution, traduit du russe par Pierre Frank, Claude Ligny et Jean-Jacques Marie, Préface de Maurice Nadeau, coll. 10/18, 1964, p. 418.

(5) Plaisir du Texte, p. 63.

il n'en tire pas la conséquence (révolutionnaire) qui seule aurait (aura) des chances de résoudre/dissoudre cette contradiction. Nous sommes ici au coeur du problème. En acceptant cette contradiction comme définitive et sans solution, Barthes assume sa position d'intellectuel bourgeois radicalisé, prisonnier volontaire et désabusé d'une classe qu'il sait pourtant sans avenir historique. Il ne peut alors que s'échapper dans le rêve et dans une pratique hédoniste individuelle, a-historique, a-dialectique, qui vise à jouir de sa propre culture comme d'un objet sans histoire. Il oublie que les collections qu'il s'est constituées dans son vaste musée imaginaire sont nées dans les heurts historiques des manifestations de la lutte des classes qui continuent de s'affronter derrière les verrières opaques et les grilles fermées. Visiteur solitaire et conservateur déçu, il oublie, dans la contemplation sensuelle de ces pièces précieuses, qu'un discours, même amplifié par des échos multiples, ne pourra le tirer de sa déception s'il ne brise, pour rejoindre les manifestations réelles de l'histoire, les murs épais de son univers imaginaire.

CONCLUSION

A la lumière des difficultés que nous avons relevées au cours de notre lecture critique de R. Barthes nous pouvons maintenant proposer, différemment, un type d'analyse qui pourrait surmonter les obstacles que la sémiotique barthésienne n'a pu éviter.

Nous pensons que seule une analyse matérialiste pourra saisir le texte dans sa relation à la situation historique et sociale. Le matérialisme historique et dialectique permet en effet d'échapper à l'empirisme - qui chez Barthes se marque par la notion de sens pluriel - et à son corrélat idéaliste - le rejet du sujet social -; dans cette perspective on ne peut plus considérer la lecture marxiste comme simplement complémentaire à d'autres approches développées par les sciences humaines. Cette affirmation résulte de notre critique des essais barthésiens qui rangeaient le marxisme "d'une manière toute rhétorique et formelle parmi d'autres perspectives et au même rang qu'elles..."¹⁾

(1) Pierre Barbéris, "Eléments pour une lecture marxiste du fait littéraire: lisibilités successives et signification" in: Littérature et idéologies, Colloque de Cluny II, avril 1970, p. 18.
voir les déclarations de Barthes à propos de l'approche marxiste des oeuvres qu'il considère tantôt comme "une des grandes idéologies du moment", tantôt comme une herméneutique. cf. "Les deux critiques" in: Essais critiques, p. 246 et "De l'oeuvre au texte" in: Revue d'Esthétique, p. 227.

Tenter une analyse matérialiste c'est accepter de considérer l'analyse marxiste comme réellement déterminante, et par conséquent, renoncer à faire de l'objet d'étude un tout en soi, centre unique de l'analyse. C'est, en d'autres termes, et pour une fois encore reprendre un exemple chez Barthes¹⁾, renoncer définitivement à des méthodes d'analyse qui croient pouvoir définir "une première vue sémantique" du texte en ne recourant qu'à des critères intratextuels²⁾. C'est aussi, et surtout, comprendre que l'analyste n'est pas un sujet neutre, a-historique et a-social, garant de l'objectivité, mais bien au contraire un sujet pris dans une réalité historique déterminant la perspective même de l'analyse, c'est-à-dire la manière dont sera perçu et analysé l'objet d'étude³⁾.

Il est évident que le caractère très général de cette conclusion ne pourra réellement prendre son sens que par rapport à une pratique textuelle concrète. Un premier essai d'une analyse matérialiste a été réalisé par P. Fiala et Ch. Ridoux à propos du tract du Dr. Carpentier "Apprenons à faire l'amour."⁴⁾

(1) "Par où commencer" in: Poétique 1, Seuil, janv. 1970, pp. 3-9.

(2) Ainsi, à propos de l'Ile mystérieuse, Barthes écrit: "pour arrêter le tableau initial, il n'y a dès lors qu'un moyen: s'aider dialectiquement du tableau final (ou réciproquement selon les cas)" (op.cit. p. 4)

(3) Nous renvoyons le lecteur à l'excellent article de Michel Lovy "Objectivité et point de vue de classe dans les sciences sociales" où ce problème est développé de façon fort pertinente (Critiques de l'Economie Politique no 9, Sur la méthode, Éditions Maspéro, oct.-déc. 72).

(4) Cahier à paraître au Centre de Recherches sémiologiques de Neuchâtel.

Du fait que leur analyse tente de s'inscrire directement dans la réalité historique, elle parvient à articuler dialectiquement l'analyse formelle du tract à celle de la situation sociale dans laquelle il s'insère. C'est là une première réponse effective aux analyses barthésiennes qui n'ont pu que juxtaposer approches formelle et idéologique.

BIBLIOGRAPHIE

Remarque préliminaire

Une bibliographie complète sur Barthes ayant été publiée dans la Revue Tel Quel, no 47, Automne 1971, nous ne signalerons ici que les ouvrages ou articles de Barthes que nous avons lus et utilisés.

A. Ouvrages de Barthes

- ROLAND BARTHES: Le degré zéro de l'écriture. (1953). Paris, Gonthier, 2e éd. 1965, Coll. "Médiations".
- Michelet par lui-même. Paris, Seuil, 1954, Coll. "Ecrivains de toujours".
- Mythologies. Paris, Seuil, 1957, Coll. "Pierres vives".
- Sur Racine. Paris, Seuil, 1963, coll. "Pierres Vives".
- Eléments de sémiologie. (1964). Paris, Gonthier, 1965, Coll. "Médiation".
- Essais critiques. Paris, Seuil, 1964, Coll. "Tel Quel".
- "Rhétorique de l'image?" Communications 4, nov. 1964.
- "Drame, poème, roman?" Critique 218, juil. 1965.
- Critique et Vérité. Paris, Seuil, 1966, Coll. "Tel Quel".
- "Introduction à l'analyse structurale des récits". Communications 8, nov. 1966.
- Système de la mode. Paris, Seuil, 1967.

- ROLAND BARTHES: "L'analyse rhétorique". Littérature et Société, Bruxelles. Ed. de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1967.
- "L'arbre du crime". Tel Quel 28, hiver 1967.
- "L'effet de réel". Communications 11, mars 1968.
- "La mort de l'Auteur". Manteia 5, 1968.
- "L'écriture de l'événement". Communications 12, nov. 1968.
- "Réflexions sur un manuel". in: Enseignement de la littérature, Entretiens du Centre culturel de Cerisy-la-Salle. 22 au 29 juil. 1969. Sous la direction de Serge Doubrovsky et T. Todorov. Paris, Plon, 1971.
- "Par où commencer?" Poétique 1, janv. 1970.
- "L'analyse structurale du récit". Recherche de sciences religieuses 58, 1 janv-mars 1970.
- "Critique et Autocritique." Un entretien d'André Bourin, in: Nouvelles Littéraires, 5 mars 1970.
- "Critique à pied d'oeuvre. Ce que j'ai tenté? Ecrire une lecture". Paris, Le Figaro Littéraire, no 1242, 9 mars 1970.
- "L'ancienne rhétorique, aide-mémoire". Communications 16, déc. 1970.
- S/Z ("Sarrasine"). Paris, Seuil, 1970, Coll. "Tel Quel".
- L'empire des signes. Genève, Skira, 1970, Coll. "Sentiers de la Création".
- "Changer l'objet lui-même". Esprit 39 4e fascicule, avril 1971.
- "Une idée de recherche". Paragone 260, octobre 1971.

ROLAND BARTHES: "Intellectuels, écrivains, professeurs".
Tel Quel, 47, Automne 1971.

"De l'œuvre au texte". Revue d'Esthétique, no 24, 1971.

Sade, Fourier, Loyola. Paris, Seuil,
1971, coll. "Tel Quel".

"Analyse structurale et exégèse bibli-
que" Essais d'interprétation, par R.
Barthes, F. Bovon, F.J. Leenhardt,
R. Martin, Achard, J. Starobinski. in:
Bibliothèque théologique, Neuchâtel-
Paris, Delachaux et Niestlé, 1972.

Le Plaisir du texte. Paris, Seuil,
1973, coll. "Tel Quel".

B. Articles critiques

- BARBERIS, P. "Eléments pour une lecture marxiste
du fait littéraire: lisibilités suc-
cessives et signification". in: Litté-
rature et idéologies, Colloque de Cluny
II, La Nouvelle critique, spécial 39
bis, avril 1970.
- BARBERIS, P. "Roland Barthes". in: Balzac, une my-
thologie réaliste, chap. 6 "Critiques
et critique". Coll. "thèmes et textes"
Librairie Larousse, 1971.
- BARTHES, R. Tel Quel no 47, Automne 1971, numéro
consacré à R. Barthes.
- BELLOUR, R. "S/Z et(ou) l'empire des signes". En-
tretien in: Les Lettres Françaises,
1335. Paris, 20 mai 1970.
- BUTOR, M. "La Fascinatrice". Cahiers du Chemin,
oct. 1968.
- DAIX, P. "Roland Barthes et 'l'ancienne criti-
que' 'Critique et vérité'" in: Les
Lettres Françaises. Paris, 24 mars
1966.
- DECKER, J. (de) "En marge du colloque 'situation de
l'écriture'. Présence et pensée de
Barthes". Marginales 106, avril 1966.

- DIEGUEZ, M. (de) "Barthes et 'Le degré zéro de l'écriture'". in: M. De Diéguez, L'écrivain et son langage. Paris, 1960.
- DUVIGNAUD, J. "Barthes". in: Ecrivains d'aujourd'hui. Paris, 1960.
- FAYOTTE, R. "La critique nouvelle". in: La Nouvelle critique 176, mai 1966.
- FINAS, L. "Barthes ou le pari sur une nouvelle forme de raison". in: La Quinzaine Littéraire, 15 avril 1966.
- GARDAIR, J.-M. "Roland Barthes". Belfagor, I, 31 janvier 1968. (Florence, Leo S. Olschki editore).
- GENETTE, G. "L'envers des signes" in: Figures. Paris, Seuil, 1966, coll. "Tel Quel".
- GENETTE, G. "L'homme et les signes". Critique 21, 1965.
- GOLDMANN, L. "L'apport de la pensée marxiste à la critique littéraire". in: Arguments, no 12 et 13, janv.-fév. 1959.
- HECTOR, J. "S/Z Une leçon de lecture". in: Synthèses 289-290, juil.-août 1970.
- KANTERS, R. "R. Barthes et les lacs des signes" in: Le Figaro littéraire 1252, 18 mai 1970.
- KRISTEVA, J. "Le sens et la Mode. R. Barthes, Système de la mode". in: Critique, déc-1967; paru aussi in: Semiotiké, Paris, Seuil, 1969, coll. "Tel Quel".
- LOTMAN, J. "Sur la définition linguistique et littéraire de la notion de structure". in: Linguistics, no 6, 1964.
- MACHEREY, P. "Deux formes primitives de l'illusion critique". in: La Nouvelle Critique, 176, mai 1966.
- MAURIAU, C. "Barthes". in: C. Mauriau, La Littérature contemporaine. Paris, 1958.
- NOGUEZ, D. "Du côté de chez Barthes". in: Arts 6 juillet 1966.
- PIEL, J. "La fonction sociale du critique. R. Barthes et autres critiques." in: Critique 80, 1954/1.

- POIROT- DELPECH, B. "Pour une érotique de la lecture Le Petit 'Kama sutra' de Roland Barthes". in: Le Monde, sélection hebdomadaire du jeudi 15 au mercredi 21 février 1973.
- RICHAUDEAU, F. "En lisant R. Barthes: écriture, lecture, relecture, lisibilité". in: Communication et langages, no 6, juin 1970.
- SCHLOEZER, B. (de) "L'oeuvre, l'auteur et l'homme". in: Les chemins actuels de la critique, Paris, UGE, 1968.
- SOLLERS, P. "R. Barthes, Drame, poème, roman". Écritique 21, 1965.
- SOLLERS, P. "Sur S/Z". in: La Quinzaine Littéraire, mars 1970.